

*Obedient Autonomy: Chinese Intellectuals and the Achievement of Orderly Life*,  
par Erika E. S. Evasdottir.  
Vancouver, BC: University of British Columbia Press, 2004.

Compte-rendu par David A. Palmer

PRE-PUBLICATION VERSION  
Publié dans *Perspectives chinoises* 91 (2005): 65-66.

La gestion stratégique des relations interpersonnelles en Chine (*guanxi*) est un phénomène dont l'importance est bien connue des sinologues<sup>1</sup>. Dans cet ouvrage, une ethnographie des archéologues chinois, conduite dans le cadre d'une thèse de doctorat (Harvard), Erika Evasdottir propose une foisonnante description de l'univers de l'archéologie en Chine ; elle conceptualise aussi de manière originale la dynamique des relations sociales chez les intellectuels dans le cadre de la *danwei*. A partir du cas des archéologues, elle élabore un modèle d'« autonomie docile », distincte de la notion occidentale de liberté à l'égard des normes et obligations. L'auteur analyse la manière dont les acteurs construisent leurs vies et leurs carrières, mettant en œuvre de manière créative les ressources d'un maillage complexe de rôles, de hiérarchies, de règles et d'obligations réciproques, dans leurs interactions avec les professeurs, les étudiants, les collègues, les bureaucrates et les ouvriers-paysans.

L'expression « autonomie docile » est délibérément choisie pour ébranler l'idée selon laquelle l'obéissance serait antinomique avec l'autonomie individuelle. Selon Erika Evasdottir, c'est au contraire l'adhésion à un système codifié de relations qui donne aux intellectuels chinois les ressources et le pouvoir de contrôler leurs vies. Ce qui explique qu'ils n'essaient pas de remettre en cause les limites et les inégalités maintenues par le système.

Selon Erika Evasdottir, le système chinois se caractérise par l'*orthopraxie* : « l'action est accomplie d'une manière à être conforme aux normes en vigueur » (p. 14). Dans le cadre de ce système, la valeur morale d'un individu et ses succès sont fixés et sanctionnés par son entourage. En régime d'orthodoxie, en revanche, un individu aligne ses pratiques sur ses croyances, et c'est l'individu lui-même qui est juge de sa personne et responsable de ses succès. En régime d'orthopraxie, l'enjeu principal réside dans la reconnaissance du « public qui compte », les personnes qui dans une certaine situation ont le pouvoir de prononcer un jugement qui affecte les possibilités futures de l'acteur. Il s'agit pour lui

---

<sup>1</sup> Voir notamment Mayfair Yang, *Gifts, Favors, and Banquets*, Ithaca, Cornell University Press, 1994.

d'ajuster son comportement aux attentes du public, de sorte que sa réputation en tire bénéfice. Dans un tel contexte, l'autonomie peut être comprise comme « l'intervention active dans le processus de jugement du public » (p. 21), qui combine l'utilisation de manière créative de rôles, de scripts et d'incitations. Ces tactiques supposent que les structures, les règles, les catégories et les normes soient partagées et comprises par chacun, dans un ordre stable.

Erika Evasdottir critique l'usage du terme *guanxi* devenu, selon elle, un concept « fourre-tout » dans l'étude des interactions sociales chinoises, qui a perdu son pouvoir analytique. Elle lui oppose un ensemble de concepts liés entre eux, dont le premier est celui de *hiérarchie*. En régime d'orthopraxie, la hiérarchie n'équivaut pas à un jeu à somme nulle où le pouvoir d'un individu suppose l'impuissance et l'absence de moyens pour un autre individu. « Il s'agit plutôt d'un troc entre le jeune et l'aîné, quelque chose qui s'échange continuellement ; par moments, le jeune dirige, mais à d'autres moments, l'aîné reprend le contrôle » (p.26). Dans ce jeu de relations hiérarchiques, chacun doit évaluer si l'autre mérite qu'on lui consacre du temps, et qu'on lui donne de la « face » et des ressources pour maintenir ou renforcer la relation. Deux éléments jouent dans cette évaluation : la *confiance* – il importe que la personne agisse selon des valeurs de réciprocité, et non des valeurs absolues – qui fonde le jugement porté sur la qualité morale d'un individu – et la *compatibilité* – ce que l'autre individu peut apporter à la relation. Ces jugements sont établis dans un contexte d'évaluation de l'*autorité* de la personne – « la maîtrise, ou l'apparence de maîtrise sur la redistribution des ressources » (p. 27).

Après avoir présenté son modèle dans le premier chapitre, Erika Evasdottir décrit comment les archéologues acquièrent cette « autonomie docile ». Selon elle, ils représentent le « type idéal » des intellectuels chinois : gardiens de l'héritage national, leur autoreprésentation reconduit l'image du lettré chinois traditionnel. Par ailleurs, la place de l'archéologie dans la construction idéologique et la légitimation politique leur donne une relation privilégiée mais ambiguë à l'égard de l'Etat ; enfin, leur travail de terrain les oblige à une constante négociation de rôles, d'identités et de ressources avec le faire-valoir traditionnel de l'intellectuel chinois : le paysan laboureur.

L'intitulé des chapitres reprend, en manière de provocation, des lieux communs de la philosophie politique occidentale. Ils présentent le processus d'intégration au groupe social des archéologues et d'adhésion aux normes qui codifient les relations sociales à l'intérieur (« Le contrat social », chap. 2) ; les règles de réciprocité et de manipulation des relations hiérarchiques (« L'Etat de droit », chap. 3) ; les trois structures

bureaucratiques dans lesquelles travaillent les archéologues (*xitong*): la culture, l'éducation, et l'académie, et les différents stratégies d' « autonomie docile » qui sont mobilisées dans les contextes spécifiques (« la séparation des pouvoirs », chap. 4) ; l'usage de l'appartenance de classe, du cursus scolaire et de l'origine régionale afin d'établir des similarités et de légitimer des différences entre les acteurs (« la règle de la majorité », chap. 5) ; les relations antagonistes entre archéologues urbains et paysans ruraux (« les groupes d'intérêt », chap. 6) ; le pouvoir d'une minorité masculine âgée (« les oligarques ») sur les possibilités de publication, les sujets de recherches, les permis d'excavation, les contacts avec l'étranger, opposé à la marginalisation des femmes (« les droits des minorités », chap. 7) ; enfin, le conservatisme inhérent au système d' « autonomie docile », que la plupart des acteurs ont intérêt à voir perdurer (« la recherche du bonheur », chap. 8).

*Obedient Autonomy* offre une magistrale leçon d'ethnographie, dans le sens classique du terme : l'ouvrage donne une image ordonnée et claire d'un système de relations sociales extrêmement complexe. Cette brillante synthèse n'a qu'un seul défaut : elle est trop parfaite. *Quid* de ceux qui échouent à manipuler le système? Erika Evasdottir ne tient pas compte des nombreuses critiques formulées par des intellectuels chinois à l'égard du système des *guanxi* et de la corruption qu'il entraîne. Ces derniers idéalisent le modèle occidental comme une alternative, perçu comme étant fondé sur l'authenticité et n'impliquant que le seul mérite. L'approche schématique d'Erika Evasdottir qui oppose orthopraxie chinoise et orthodoxie occidentale reproduit ces stéréotypes, tandis qu'une autre approche révélerait sans doute l'entrelacement de ces différents discours et pratiques en Chine comme en Occident.

Par ailleurs, le modèle de l'auteur peut expliquer le statut marginal des femmes dans les cercles archéologiques, mais son traitement des genres soulève d'autres questions : dans quelle mesure les stratégies offertes par les rôles de filles, mères, épouses, maîtresses, permettent-elles aux femmes chinoises d'acquérir une « autonomie docile », à travers les relations de parenté, la famille et les relations sexuelles ? Ce serait sans doute là le sujet d'une autre étude.

Traduit de l'anglais par Nicolas Ruiz-Lescot